

GUY LAFLÈCHE

Université de Montréal

Victime du supplice du feu
au XVII^e siècle, le missionnaire
Jean de Brébeuf n'est pas un martyr

Je dois rompre le silence que j'ai charitablement gardé jusqu'à maintenant sur le dernier livre de René Latourelle, consacré à Jean de Brébeuf¹. Pourquoi ? Parce que la *Revue d'histoire de l'Amérique française* (RHAF) en a publié un compte rendu dithyrambique dans son numéro de l'été 1994 (n° 48-1, p. 100-102). La recension est de Nive Voisine qui ne tarit pas d'éloges pour cette biographie qu'il juge bien documentée et propre à renouveler notre connaissance sur l'apostolat et la spiritualité du missionnaire, de même que notre pensée sur son martyr.

Pour que tout soit bien clair, je dirai d'abord que cette mise au point n'est nullement désintéressée. En mars 1974, la RHAF a publié un compte rendu insultant et malveillant du jésuite Lucien Campeau sur mon édition critique de la Relation de 1634 de Paul Lejeune². Je suis patient : j'ai répliqué en 1980, lorsque Lucien Campeau a fait paraître sa propre édition de la relation de Lejeune. J'ai adressé à la RHAF à peu près le même compte rendu qu'il m'avait servi alors que j'étais jeune professeur. Bien entendu, mon compte rendu a été refusé et l'historien René Hardy (UQATR) m'expliquait alors que la revue n'acceptait pas les comptes rendus qu'elle n'avait pas elle-même demandés.

La RHAF avait donc demandé à un Lucien Campeau de faire le compte rendu de mon livre. Aujourd'hui, est-ce que Denyse Baillargeon, responsable des comptes rendus, peut nous expliquer comment la RHAF en vient à faire la propagande d'un ouvrage aussi aberrant? Peut-on écrire en 1993 une biographie de Jean de Brébeuf sans aborder la question de la guerre des Iroquois et sans même parler une seule fois du supplice amérindien dont le missionnaire a été victime? Que René Latourelle se soit fait présenter, à travers la publicité des éditions Bellarmin, maison des jésuites, comme un savant théologien et un historien érudit, c'est une chose; que la RHAF le confirme, c'en est une autre. Je dirai encore qu'il est assez naturel que ce soit moi qui dénonce le fait que l'Institut des historiens du Québec s'acquine avec nos penseurs à cols romains: René Latourelle est un de ceux qui ont dénoncé mon livre sur Jean de Brébeuf³ à la presse sans l'avoir jamais lu, ni même vu (*La Presse*, 29 février 1992). Moi, j'ai lu son livre de près. Alors permettez que j'explique quelles bondieuseries délirantes on y trouve.

Du simple point de vue matériel, il s'agit selon moi d'une marchandise qui ne vaut pas son prix. Le texte de René Latourelle ne ferait pas cent pages s'il était présenté dans un format régulier: avec de très gros caractères (16 sur 20 points) et sur un beau papier fort épais, cela donne un gros livre relié (24 x 19 cm) de près de trois cents pages. Or ces feuilles de papier sont simplement collées, sans être cousues: c'est une économie considérable pour un livre qui se vend 39,95\$. Le livre n'est donc pas «magnifiquement édité», comme on le lit dans la RHAF.

L'ouvrage se présente comme une biographie spirituelle en quinze chapitres qui reprennent à grands traits la trame narrative de l'histoire de *la Mission des jésuites chez les Hurons*

publiée chez le même éditeur par Lucien Campeau en 1987. René Latourelle y a simplement découpé ce qui concerne son héros, reprenant souvent le texte de Lucien Campeau mot pour mot dans son résumé. Au terme de cette biographie édifiante, l'avant-dernier chapitre nous présente le «Premier mystique de la Nouvelle-France» : on y trouve, et encore souvent mot à mot, ce que René Latourelle écrivait lui-même dans sa thèse de doctorat de 1952 sur les écrits de Brébeuf⁴. Ces idées ne datent pas d'hier. À cette époque déjà, il interprétait, à la manière fantaisiste des catéchèses dominicales, le rapport de Jean de Brébeuf sur ses «visions» comme s'il s'agissait d'un «journal spirituel» (ce qui est tout à fait faux, comme je l'ai montré dans un article de la revue *Voix et Images*⁵ : il ne s'agit nullement d'un journal personnel, mais bien d'un rapport officiel – formel et ironique – qui avait été commandé par son supérieur en mal d' «extraordinaire»). Or non seulement aucun texte ne permet, même de loin, de croire que Jean de Brébeuf peut être considéré comme un mystique, mais tout porte à croire le contraire : il faut renvoyer le biographe de Brébeuf aux textes des véritables mystiques, ceux de Thérèse d'Avila par exemple.

Mais venons-en aux faits. L'ouvrage de René Latourelle n'est pas l'œuvre d'un «historien érudit», comme pourraient le croire les lecteurs de la RHAF, parce que l'auteur n'utilise aucun des travaux parus sur l'épisode des saints martyrs canadiens depuis sa thèse de doctorat en 1952. Du simple point de vue biographique, le jésuite en est encore à répéter la notice de Charles Marie (et non de monsieur Marie Charles, comme on le trouve dans sa bibliographie) parue en 1875, et aux biographies de Joseph Robinne et de Francis Talbot, toutes les deux de 1949⁶. Il ne connaît même pas la biographie du jésuite Joseph P. Donnelly

publiée à Chicago en 1975⁷. Or cette biographie de Donnelly, en ce qui concerne l'enfance et les études de Brébeuf, repose sur un nouveau dépouillement des archives jésuites romaines et des archives départementales françaises. Toutefois, la biographie de Brébeuf a été beaucoup plus renouvelée encore par les développements des études de géographie économique et d'ethnologie historique depuis trente ans : René Latourelle, en tout et pour tout, ne cite qu'un seul de ces ouvrages dans sa bibliographie, celui de Bruce G. Trigger⁸, sans l'utiliser une seule fois au cours de son travail, mais tout en le classant, sans même le nommer, parmi les « historiens pressés » (p. 221). On compte une cinquantaine d'ouvrages et d'articles essentiels aujourd'hui à l'étude des Hurons et de leur histoire. Personne ne peut mettre en doute l'importance du livre de Conrad Heidenreich qui a remporté un premier prix d'histoire en 1971 : *Huronion : A History and Geography of the Huron Indians (1600-1650)*⁹. Un autre exemple : René Latourelle n'utilise jamais les nombreux articles parus dans la revue *Recherches Amérindiennes au Québec* fondée en 1970. Bref, voilà encore un ouvrage participant au mythe des saints martyrs canadiens. Il réussit, comme je le disais plus haut, à présenter la mort de Jean de Brébeuf sans dire un seul mot de la nature et du rôle du supplice archaïque dont le héros a été victime. Parmi les nombreuses études sur le sujet, je citerai l'article fondamental de Cornelius J. Jaenen intitulé « Barbarism and Cruelty » (1976) qui porte précisément sur cette question, sans compter son livre essentiel, *The Role of the Church in New France* (1976). Sur le supplice du feu, je citerai encore la thèse de doctorat de Roland Viau : « Anthropologie de la guerre iroquoienne » (Université de Montréal, 1991).

Comment peut-on aujourd'hui écrire une biographie de Jean de Brébeuf et le présenter comme un martyr sans

savoir ni comment ni pourquoi il est mort ? On trouvera dans mes livres et mes articles d'importantes découvertes que j'ai faites depuis dix ans sur l'épisode des saints martyrs canadiens en général et sur Jean de Brébeuf en particulier. Bien sûr, je peux exposer COMMENT Jean de Brébeuf est mort (il faut pour cela savoir précisément comment se déroule le supplice du feu), mais je peux surtout expliquer POURQUOI il est mort. René Latourelle, qui n'a que condescendance pour les Amérindiens, ne sait pas que, contrairement aux chrétiens qui vont à la guerre pour tuer leurs ennemis, les guerriers amérindiens ont un objectif fort différent : ils cherchent à faire des captifs et à les ramener bien vivants dans leur village. Alors pourquoi donc Antoine Daniel, Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant, contrairement à Isaac Jogues par exemple, ont-ils été suppliciés à l'issue du combat au lieu d'être conduits en Iroquoisie où, très certainement, ils n'auraient pas été mis à mort ? Pourquoi ? Car bien entendu, les Iroquois ne mènent pas une guerre de religion, ce ne sont pas des croisés animés par une haine féroce de la foi chrétienne, ce ne sont donc pas non plus des persécuteurs, comme René Latourelle a le front de l'écrire. La vérité historique, comme on dit, est fort simple : Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant ont été mortellement blessés au combat où ils tentaient d'imiter Antoine Daniel (sans savoir qu'il avait été tué pour avoir refusé de se soumettre), combat auquel ils participaient activement en tentant d'organiser une résistance qui a été inutile et suicidaire. Puisque René Latourelle n'aborde jamais ces questions fondamentales pour son sujet, on peut dire à bon droit que sa biographie relève de l'hagiographie et non de l'histoire.

Si le biographe n'est pas un historien, serait-ce un « savant théologien », comme pourront le croire les lecteurs

de la RHAF? En effet, il n'y a qu'un seul chapitre de son livre qui soit proprement original (le chapitre .13). Il porte sur la théologie du martyr. Je n'ai pas lu très souvent un texte aussi drôle. Il faut dire qu'il est construit à partir de l'article MARTYR du *Dictionnaire de théologie fondamentale* (DTC). Rino Fisichella, dans cet article sur le martyr, ignore aussi bien les règles élémentaires de la logique que les textes fondamentaux sur la question. Par exemple, les nombreux travaux du spécialiste Delehayé (et non Delayhe) sont mal représentés, tandis que les ouvrages fondamentaux de Moreau, Delooz et même Aigrain sont ignorés¹⁰. Pas un seul mot non plus sur les *Acta sanctorum*, les Vies des martyrs, qu'il s'agit, bien entendu, de récupérer, pour que l'huile bouillante où l'on plongeait nos martyrs romains puisse encore servir au moins à cuire les frites de la théologie fondamentale! Cela dit, je peux mettre pour vous un peu d'ordre dans le chapitre de René Latourelle sur le martyr de Jean de Brébeuf. Premièrement, aujourd'hui, en théologie fondamentale, depuis Vatican II et particulièrement en période postconciliaire, le martyr ne signifie plus que l'on est martyrisé (au sens canonique). Nous sommes en quelque sorte passés au troisième pôle d'un système bipolaire (textuel!). Non seulement l'accent n'est plus mis sur le refus d'abjurer sa foi devant la persécution religieuse dont le martyr devait être personnellement victime, mais aujourd'hui il suffirait, pour être déclaré martyr, d'accepter la grâce d'être le « signe du plus grand amour » : nous sommes en théologie fondamentale, c'est-à-dire que les mots les plus simples deviennent des signes des bonnes idées du théologien. La mort des martyrs est aujourd'hui, en période postconciliaire, presque superflue. Ils continuent de mourir par habitude. En tout cas une chose est sûre, la persécution et la mise en demeure d'abjurer le christianisme sont

aujourd'hui des conditions du martyr complètement dé-suètes. Pourquoi? C'est simple, nous dit René Latourelle : « Si Brébeuf devait être qualifié de martyr sur cette base, il faudrait en arriver à cette conclusion aberrante qu'il appartient au bourreau de qualifier quelqu'un de martyr » (p. 249). S'il faut que les martyrs soient martyrisés pour être martyrs, où allons-nous en effet! Heureusement que nous avons des conciles et la théologie fondamentale pour nous apprendre que nous pouvons très bien nous passer de la persécution religieuse : cela ne nous empêchera nullement d'avoir de nouveaux martyrs. Ainsi, Maximilien Kolbe, Titus Brandsma et Edith Stein, victimes des camps de concentration nazis, auraient-ils été canonisés comme martyrs au sens nouveau du mot en 1982, 1985 et 1987. La vérité, René Latourelle l'exprime en toute candeur : comme le martyr « ne correspond pas toujours au contexte de notre époque », si l'Église veut continuer d'en canoniser, elle doit donc le faire sur de nouvelles bases. Ce qui revient à changer le sens du mot. Mais tout cela n'est pas clair du tout et, pour faire passer sa définition tripolaire du martyr, René Latourelle doit tripoter un peu le texte de réflexion de Vatican II (il enlève le mot **LIBREMENT** dans la phrase « acceptant **LIBREMENT** la mort ») et il est même forcé de ne pas citer le texte au complet (pour faire disparaître l'idée de persécution).

J'imagine que saint Pierre doit être au courant des nouveaux développements de la théologie fondamentale et qu'il a rassuré Jean de Brébeuf sur son statut. Le problème, voyez-vous, est que le malheureux Jean de Brébeuf au moment de sa mort en 1649 et son biographe Paul Rague-neau en 1650, pas plus que ses béatificateurs en 1925 et ses canonisateurs en 1930, n'avaient suivi les cours de théologie fondamentale de René Latourelle. La question en effet

n'est pas de savoir ce que peut être le martyr aujourd'hui, mais à l'époque de la canonisation de nos missionnaires jésuites, comme au moment de leur mort. Or durant tout ce temps, la codification du procès de canonisation est stricte, claire et nette, et n'a pas changé depuis sa mise en place par Urbain VIII (décrets de 1625 et de 1634). Il s'agit d'un processus juridique extrêmement long et complexe qui correspond rigoureusement à la définition du martyr que j'ai donnée plus haut (et, de façon plus générale, à la réalité du martyr chrétien qui existe depuis l'origine de l'Église) et qui ne peut s'appliquer à la mort de Jean de Brébeuf qui n'a pas été tué pour des raisons religieuses. Pour en faire la preuve, il suffit de se reporter comme je l'ai fait au dossier de canonisation des saints martyrs canadiens (qui ne figure pas dans la bibliographie de René Latourelle). Cela est incontestable, même si au cours de son supplice, un ancien Huron a parodié le baptême (trait qui n'a rien à voir avec la persécution religieuse, mais qui tient à l'ironie inhérente au rituel : on s'est plus moqué de sa barbe que de ses pratiques religieuses). La mort de Jean de Brébeuf a été atroce, bien entendu, mais pas plus que celle des autres Français qui ont été victimes du supplice du feu et beaucoup moins que celle des guerriers amérindiens qui pouvaient le supporter plus longtemps. Ce n'est pas tout, car si Jean de Brébeuf n'a pas été tué pour des raisons religieuses, j'ai même prouvé qu'il n'est pas mort non plus pour de telles raisons, mais simplement parce qu'en organisant la défense du village il a été mortellement blessé. Si l'on veut savoir dans quelle mesure ces raisons de politiques guerrières découlent, en arrière plan, de l'apostolat, je devrai encore expliquer que les missionnaires ne seraient pas chez les Hurons sans la situation commerciale et économique de leur Confédération dans la traite de la fourrure, tandis que

la Huronie n'aurait pas été dévastée par les Iroquois si une colonie missionnaire de soixante Français n'avait installé un village fortifié au cœur de la région et les Hurons eux-mêmes n'auraient pas été vaincus s'ils n'avaient été divisés en deux factions rivales, les traditionalistes et les chrétiens.

Bref, vous n'apprendrez rien de neuf de René Latourelle sur Jean de Brébeuf, les saints martyrs canadiens, le supplice amérindien, la guerre des Iroquois ou la Confédération des Hurons. Ce que vous risquez de découvrir, en revanche, c'est l'insondable naïveté de nos « savants » théologiens déguisés en historiens. On doit prendre au mot la RHAF : puisque, selon Nive Voisine, René Latourelle « a fait une grande carrière universitaire en Europe en théologie fondamentale », alors il faut trouver ses livres et les lire. Vous n'aurez pas toujours l'occasion de vous amuser autant. René Latourelle est pour l'essentiel l'auteur de trois manuels académiques et scolaires sur Jésus et son message, comme on dit dans le milieu, c'est-à-dire de trois lectures des textes du Nouveau Testament portant respectivement sur la personne historique de Jésus de Nazaret, sur l'application de son message aux problèmes humains et sur la crédibilité de sa personne divine, notamment au sujet de ses miracles. Voyez par exemple le troisième de ces livres qui s'intitule *Miracles de Jésus et Théologie du miracle* (Bellarmin, 1986). Prenez le superbe exposé sur l'épisode où Jésus marche sur les eaux. D'abord, vous aurez la surprise d'apprendre que l'auteur croit fermement que Jésus de Nazaret a bel et bien marché sur la mer pour aller y rejoindre la barque de ses disciples (pas un seul catholique n'est forcé aujourd'hui de croire à une histoire pareille, bien entendu : on ne vit plus au Moyen Âge). Ensuite, vous pourrez constater que le texte est écrit de telle manière que l'auteur

puisse dire qu'il n'a jamais dit qu'il y croyait ! En effet, dans un livre de 400 pages qui porte sur les miracles de Jésus dans les Évangiles, René Latourelle réussit le tour de force de ne jamais répondre clairement à la question de savoir si oui ou non Jésus a fait des miracles (je ne dis pas que la réponse ne puisse être nuancée de la part d'un théologien catholique soumis à l'autorité du Vatican, mais elle doit être claire, comme celle de l'historien Simon Légasse¹¹ par exemple). Et le plus important n'est pas encore là. En effet, page après page, l'auteur nous sert une « lecture » proprement anachronique des textes évangéliques qui ressemble à celle de nos curés, vicaires et responsables de catéchèse. Il fait des sermons sous forme de commentaires bibliques. Dans l'épisode de la marche sur la mer, voilà qu'il nous interprète la chose en invoquant avec un total contresens la puissance du Dieu de l'Ancien Testament (Yahvé) sur les éléments. Il s'agit d'une évidente faute de lecture. Rappelez-vous la publicité de bière où un personnage traversait à la course les eaux de la piscine pour venir nous apprendre comment on pouvait maintenant dévisser les bouchons de bouteilles : comment tu as fait ça ? demandait-on avec raison au personnage. Sur le mode de la frayeur, dans une mer agitée, les disciples posaient la même question : ce n'est pas possible ! D'aucune façon la puissance du Créateur n'est évoquée par l'épisode, d'autant que Jésus de Nazaret fait l'IMPOSSIBLE, dans les trois Évangiles où se trouve le récit (Matthieu, Marc et Jean). Sur sa lancée, voilà le théologien du dimanche qui affirme trouver dans l'Évangile de Jean, le dernier à être rédigé (pour les Grecs), le « récit primitif ». Pourquoi ? Parce qu'il mettrait l'accent sur le merveilleux. Puisque René Latourelle improvise, exprimant tout ce que le texte peut lui inspirer, il suit que son commentaire édifiant et dévot est faux une fois sur deux,

mais cela ne l'empêche pas d'être toujours incompatible avec le texte. Dans ce cas-ci, il ne se rend pas compte que, dans les deux versets suivants, l'Évangile de Jean est le seul à rationaliser le miracle (en précisant qu'il n'y avait qu'une seule barque et que le miracle expliquera la réputation de Jésus lorsque le groupe débarquera au pays de Génésareth). Ce qui est bien le contraire du merveilleux. Mais laissons le théologien à ses prières et sermons, qu'ils portent sur la vie de Jésus ou celle de Jean de Brébeuf, et retenons qu'on ne peut pas compter sur son esprit critique pour nous permettre d'approfondir nos connaissances.

Mon objectif n'est nullement de dénoncer la bigoterie de René Latourelle. J'ai certes le droit comme tout le monde de lire ses livres et de dire ce que j'en pense. Je dis donc qu'il s'agit de l'œuvre d'un propagandiste religieux. Si je dois ajouter que son enseignement est pour le moins défectueux, ce n'est pas bien sûr pour en avertir ses lecteurs et encore moins pour les en convaincre. Je ne veux surtout pas exciter les intégristes qui ne manqueront pas de se complaire dans la pensée rétrograde de sa théologie fondamentale (lisez au DTF ce qu'on y dit de la théologie de la libération rebaptisée «théologie politique»). Il s'agit seulement de dénoncer vigoureusement et précisément la propagande religieuse cautionnée ouvertement par la *Revue d'histoire de l'Amérique française*.

NOTES

1. R. Latourelle, *Jean de Brébeuf*, Montréal, Bellarmin, 1993, 296 p.
2. P. Lejeune, *Le Missionnaire, l'Apostat, le Sorcier*, édition critique de la Relation de 1634 par G. Laflèche, Les Presses de l'Université de Montréal, 1973, xlv-265 p.

3. G. Laflèche, *Le Martyre de Jean de Brébeuf selon Paul Ragueneau*, vol. 3 de la série *Les Saints Martyrs canadiens*, Laval, Singulier, 6 vol. (5 vol. parus, 1988, 1989, 1990, 1993 et 1995), 244 p.
4. R. Latourelle, *Étude sur les écrits de saint Jean de Brébeuf*, 2 vol., Montréal, Immaculée-Conception, 1952 et 1953.
5. G. Laflèche, «La spiritualité des jésuites de la Nouvelle-France : l'interprétation des *visions* de Jean de Brébeuf (1640)», *Voix et Images*, n° 33, 1986, p. 464-474.
6. C. Marie, *Notice sur les trois Brébeuf*, Paris et Caen, Ch. Douniot et LeBlanc-Mardel, 1875, xiii-228 p. ; Joseph Robinne, *L'Apôtre au cœur mangé : Jean de Brébeuf*, Paris, Saint-Paul, 1949, viii-303 p. ; et Francis Xavier Talbot, *Saint among the Hurons : The Life of Jean de Brébeuf*, New York, Harper and Brothers, 1949, 351 p. Les biographies de Brébeuf sont répertoriées au vol. 1 de l'ouvrage cité note 2, p. 176-180.
7. J. P. Donnelly, *Jean de Brébeuf*, Chicago, Loyola University Press, 1975, xii-346 p.
8. B. G. Trigger, *Children of Aataentsic : A History of the Huron People to 1660*, Toronto et Montréal, McGill-Queen's University Press, 2 vol., 913 p.
9. C. Heidenreich, *Huronion : A History and Geography of the Huron Indians*, Toronto, McClelland and Stewart, 1971, 337 p. + maps and figures.
10. Hippolyte Delehaye, *Essai sur le culte des saints dans l'Antiquité*, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1927, viii-266 p. ; Jacques Moreau, *La Persécution du christianisme dans l'Empire romain*, Paris, Les Presses Universitaires de France (coll. « Mythes et Religions »), 1956, 114 p. ; Pierre Deloos, *Sociologie et Canonisations*, La Haye et Liège, Martinus Nijhoff et Faculté de droit (« collection scientifique de la Faculté de droit »), 1969, 516 p. ; René Aigrain, *L'Hagiographie : ses sources, ses méthodes, son histoire*, [Poitiers], Bloud et Gay, 1953, 416 p.
11. S. Légasse, «L'historien en quête de l'événement», *Les Miracles de Jésus selon le Nouveau Testament*, dir. Xavier Léon-Dufour, Paris, Seuil, 1977, 397 p., p. 109-145.